

# William Brown

*L'homme reste un animal qui est rarement heureux  
quand on contrarie ses instincts.  
(Peter Veres)*

Londres,  
Siège du MI6  
le 28 juin 1972

William Brown prend son service à sept heures, comme tous les matins. En arrivant, il salue le garde à l'entrée chargé de noter chaque personne, entrant et sortant, sur un grand livre. Lorsqu'il s'agit d'un agent de la maison, celui-ci doit laisser son badge au gardien et le reprendre lors de son départ. Ensuite, un relevé de présence est établi à neuf heures par une secrétaire spécialement désignée. Cela permet de connaître les noms des fonctionnaires présents dans l'établissement.

Il dépose son badge et monte à pied les marches quatre à quatre jusqu'au premier étage. Cette partie de l'immeuble est réservée à la documentation extérieure. Ce service est particulièrement spécialisé dans la lecture et le recoupement des informations mondiales sur des situations politiques particulières. Certains pays sont couramment ciblés comme l'U.R.S.S., les U.S.A., le Moyen-Orient, Israël. D'autres, parfois suscitent l'intérêt des employés, dans des événements bien précis ou en suivant les ordres du chef de service qui indique les directives à suivre et les pays à surveiller.

William Brown va avoir quarante ans le mois prochain et ce métier ne lui apporte rien dans la vie. Il passe trop de temps à lire des journaux, des livres ennuyeux pour la plupart. A part l'anglais, sa langue maternelle, il parle couramment le français et le norvégien. Pour cette dernière langue, tous ses collègues du service lui apportent régulièrement les documents pour les traduire. Là, il se sent fier d'avoir quelque chose de particulier à apporter au service.

Il est célibataire depuis toujours, sauf pendant six mois, lorsque, à trente ans, il a fait connaissance d'une fille appelée Margaret. Elle n'était pas vraiment jolie mais elle n'avait rien dit lorsqu'il l'avait embrassée sous un porche, un soir de pluie, en revenant d'une séance de cinéma. Une semaine plus tard, elle a accepté de quitter ses parents pour aller vivre chez lui, un modeste studio en sous-sol. En un mois, elle avait chamboulé tout son univers. Rien n'était plus à la même place. Il était toujours à rechercher une chemise, des chaussures, une cravate, sans savoir où les trouver. Ce qui était rangé correctement avant, avait comme disparu de son champ visuel.

Cela dura trois mois avant de se rendre compte qu'il ne l'aimait pas et, à part faire l'amour avec elle, rien ne l'intéressait. Même au lit, elle le regardait avec des yeux de merlans frits. Il ne l'avait même jamais vue avoir du plaisir. Pourtant, il essayait par tous les moyens de la satisfaire. Impossible ! Elle restait hagarde, sans vie, comme momifiée ! Il avait fini par s'en lasser. Un jour, il lui a demandé de retourner vivre chez ses parents, ne la supportant plus !

Il a vite repris ses habitudes d'avant. D'avant la femme ! D'avant l'amour ! Pas question de s'encombrer une nouvelle fois avec une autre ! Il préfère dorénavant rester seul, sans personne pour lui donner des ordres. Néanmoins, il titille une secrétaire intéressée par son charme. Elle est au service du patron. Sa mission consiste à préparer les déplacements du directeur, réserver les avions et les chambres d'hôtels, prendre les rendez-vous avec les responsables de secteurs, connaître les personnes à rencontrer. Sa fonction lui prend beaucoup de temps, de la responsabilité, mais elle est fière de l'importance que tous les hommes de l'étage attachent à sa personne. Elle se sent toujours observée et jugée. Elle s'appelle Jude Leiderman. Elle a les cheveux mi-roux, mi-châtains qu'elle garde tirés en arrière. Elle s'est faite épiler les sourcils par coquetterie, donnant à son regard une expression de dureté, bien que tous la trouvent être une gentille fille. Il n'y a pas de recherche dans ses tenues. Elle ressemble trait pour trait à l'anglaise typique, portant le chemisier à fleurs et la jupe plissée bleu marine. C'est à elle que pense jours et nuits William Brown. Si bien que le matin en la voyant prendre son service derrière son bureau, il a l'impression d'avoir passé la nuit en sa compagnie. Elle ne comprend jamais ce qu'il veut dire lorsqu'il arrive à prononcer deux syllabes distinctes.

Ce jour-là, elle tape un rapport de réception d'informations, résumant pour le patron, les envois des agents extérieurs. Là, il s'agit d'un agent en France chargé de surveiller une villa ou un château. Elle a la compétence de synthétiser en dix mots ce que les correspondants écrivent en une page. Souvent, ils en rallongent à n'en plus finir comme pour justifier la qualité des renseignements transmis.

Celui-ci échappe à la règle. Il a réussi à écrire l'essentiel dans un texte de dix lignes que Jude Leiderman n'a pas pu réduire. William Brown lui demande si elle a passé une bonne nuit. Ce qu'elle répond par l'affirmative tout en continuant de taper le rapport d'enquêtes. Une photo de femme fait partie du dossier dont William a eu le temps de prendre connaissance

avant que Jude ne le referme d'un geste sec, comme l'exige la procédure de confidentialité. Il n'a rien à faire dans ce service et elle ne doit en aucun cas montrer l'objet de son travail. Il prend l'air penaud en tenant un muffy au chocolat à la main pour lui remettre, comme un cadeau, enveloppé dans du papier mouchoir. Il en a acheté plusieurs en venant au bureau à la pâtisserie au pied de son immeuble où une superbe fille brune le dévore des yeux à chacune de ses visites dans le magasin. Il a mis du temps à s'apercevoir qu'elle était complètement myope et qu'elle avait honte de porter les lunettes choisies par ses parents.

William Brown regagne son bureau, non sans avoir déposé le précieux gâteau sur le bureau de la secrétaire. Il en a assez vu. En s'asseyant devant ses dossiers, il gémit de plaisir, se retenant pour ne pas hurler de joie. Quatre ans de recherches, quatre ans d'écoutes, quatre ans de surveillances sans succès. Même son père, Philip Brown, porté disparu depuis six ans, n'était pas encore arrivé où lui, William Brown, quatrième du nom, se sentait fier d'avoir accompli la première partie de la vengeance. Il a essuyé un premier échec à Paris avec une jeune recrue sans expérience, Martin Adams, volontaire pour l'accompagner et empocher cinq cents livres, tous frais payés. Et dans l'action de l'enlèvement programmé, aucun des deux n'avait pensé aux manifestations estudiantines. Ils s'étaient retrouvés entourés par les CRS en furie. La fille kidnappée avait réussi à s'échapper sans pouvoir lever le petit doigt. Il n'avait pas eu le temps de la faire parler. Deux drogués qui traînaient dans ce drôle de quartier, pour quelques billets, avaient orienté la fille vers la rue où ils l'attendaient. Un type était avec elle mais n'avait pas résisté longtemps à la détermination de William Brown rêvant de cette vengeance depuis sa plus tendre enfance.

Il avait dû également payer George Keller et son cousin débile pour suivre la fille à Palma de Majorque et lui rendre compte ce qu'elle allait chercher là-bas. Au lieu de ça, ils s'étaient fait avoir comme des bleus par un touriste anglais et les photos prises étaient toutes voilées. De plus, ils ne s'étaient jamais aperçus que le couple avait quitté l'hôtel le soir-même, trop occupés à picoler à ses frais.

\* \* \* \*

Lorsque son père a prétendu être l'héritier du trône d'Angleterre grâce à la loi des réformes adoptées en 1867, sur la demande de la Reine Victoria, il avait été évincé par le

gouvernement et la chambre des Lords qui ne reconnurent pas sa légitimité.

Malheureusement, Philip Brown s'était tué dans un accident de voiture à Génissiat, en France, dans le département de l'Ain. Il venait de passer deux jours dans cette région pour surveiller et glaner des renseignements sur la fille, il en était certain. Sa Jaguar avait été découverte par un pêcheur. La gendarmerie du coin n'avait pas trouvé le corps du chauffeur, vraisemblablement emporté par le courant. D'après l'identité judiciaire, la voiture était là depuis une quinzaine de jours. Les papiers et les objets se trouvant à l'intérieur, notamment un dossier rangé dans une boîte métallique contenant les informations personnelles, avaient disparu. Il l'avait toujours avec lui, prêt à l'utiliser. Au cours des deux dernières années, patiemment, William Brown a retourné les classeurs dans le bureau de Philip Brown, venant compléter régulièrement la documentation de son père avec d'autres informations, en passant discrètement derrière Jude Leiderman, prétextant à chaque fois effectuer des recherches, pour venir fouiller ses tiroirs. Personne n'y a jamais prêté attention, car tout le personnel du service s'approvisionnait constamment en renseignements dans cette pièce contenant les archives des documentations extérieures.

Son dossier est plus complet que celui de l'agence. Son père avait pu contacter les quelques amis étudiants, garçons et filles, tournant autour de la Française. Négligemment, se faisant passer pour un journaliste, il avait pu connaître l'adresse de son école et celle où elle était née, en France, à Aix-les-Bains, dans le département de la Savoie.

Le dossier, inséré dans la boîte métallique, avait été vidé de son contenu, ce qui était étonnant de la part de son père, car il était si méticuleux qu'il allait jusqu'à conserver les bouts de papier les plus petits du moment que le renseignement qu'il contenait était important pour lui. Sur une feuille détachée d'un carnet, découverte au fond de la boîte, avaient été notés le nom de Hardey et une date : 4/7/66. Sinon rien n'indiquait où il pouvait se trouver exactement à cette période.

William se demande toujours la raison pour laquelle il n'a pas donné de nouvelles, surtout à lui, son fils. Mais il n'a pas eu le temps. La mort l'a fauché et il s'est bêtement noyé en perdant le contrôle de la Jaguar.

Évidemment, la fille à laquelle il s'intéressait était étudiante à Genève dans un pensionnat pour richards. Son père l'avait noté sur un cahier qu'il utilisait comme pense-bête.

Il a beaucoup progressé depuis sa disparition ! Et là, en deux minutes, il a compris la manière dont il allait procéder. Il se sent fier. Le dossier, reconstitué grâce aux boîtes d'archives laissées par son père, vient de s'éclairer d'un fait nouveau. L'étudiante espionnée en Suisse par Philip Brown est celle de la photo posée sur le bureau de Jude Leiderman.

C'est ce qu'il venait de constater.

\* \* \* \*

William Brown n'a pas de nouvelles de Martin Adams qu'il a envoyé vérifier une adresse chez des vieux chez qui la fille a séjourné lors de son retour d'Angleterre. Adams aurait déjà dû appeler le numéro du standard du MI6, sachant que les appels pour les postes situés dans les étages n'étaient pas répertoriés. Tant pis, il ne peut pas attendre plus longtemps. Il quitte son travail à l'agence le soir-même après avoir sollicité un congé pour se rendre au chevet d'une tante malade en France. Il a décidé d'aller lui-même en Savoie, avec les renseignements que son père avait glanés, pour connaître enfin la vérité.

Il a juste pu prendre le dernier Ferry et, de Calais, a rejoint Paris en omnibus d'où il a obtenu un billet pour Aix-les-Bains. Il n'a pris que quelques affaires pour se changer, juste de quoi remplir un sac de sport.

\* \* \* \*

Jeudi, en fin d'après-midi, il débarque dans la cité savoyarde. Il sent qu'ici le climat est totalement différent de celui de Londres. La température dans la ville est beaucoup plus douce. Il pose son sac à la consigne pour ne pas se surcharger inutilement, n'emportant qu'un couteau de combat hérité de son défunt père et quelques billets français. Ce sera rapide et net. Il n'y aura pas à discuter ! Mais il n'est pas encore certain de croiser la fille dans cette maison-là, peut-être est-elle déjà rentrée en Normandie ? Il aurait alors fait le voyage pour rien et devrait repartir immédiatement dans cette région pour la retrouver.

Il lit le plan de la commune affiché à la sortie de la gare et met un moment à comprendre le système français pour déterminer une adresse. La rue cherchée se trouve en D 5 et dans ce secteur-là, une dizaine de voies se croisent. Il imagine le trajet pour s'y rendre. La ville est construite sur une immense pente dont les routes louvoient pour faciliter la montée. Il repère l'église et le chemin qui la longe. Après ce sera plus simple.

Au besoin, il demandera sa route.

Son pantalon de toile lui tient chaud et il regrette de ne pas

avoir emporté de short. En vingt minutes, il rejoint l'église. La route est assez pentue. Il prend son temps pour ne pas s'essouffler. Il retrouve le chemin le menant en direction du mont Revard. Il le suit un moment puis tourne à gauche quatre cents mètres plus haut ; la rue de la Française se trouve juste là. Il la gravit facilement. Il aperçoit la toiture du manoir avec son clocheton si caractéristique qui ressort au milieu des arbres du parc sur le fond du massif du Revard.

Il est arrivé ! Maintenant, ça va chauffer !

Les réverbères éclairent si bien la rue qu'il ne trouve aucun endroit propice pour se cacher. Pas de lumière dans le manoir ! Il contourne la haie comme l'a fait le matin-même Alex Thomson. Rien d'intéressant ! Pas de portes secondaires. Dans la pénombre, il ne remarque pas le passage repéré par l'agent du MI6. La partie côté lac est impraticable, à cause d'un mur de trois mètres qui protège une seconde propriété mitoyenne. Est-il opportun de pénétrer cette nuit pour en terminer rapidement ou d'attendre le lever du jour ? C'est tentant de foncer maintenant mais, ne connaissant pas les lieux, dans l'obscurité, il a peu de chance d'aboutir au but de la mission qu'il s'est fixé. Il s'accorde un délai. Il quitte la proximité du manoir et redescend vers le centre ville.

\* \* \* \*